

« Censure, peine de mort et enfer ». Commentaire sur le texte d'André Lussier

louis brunet

Lorsqu'on m'a demandé d'être discutant pour le texte d'André Lussier, j'étais à la fois ravi et très honoré. André Lussier a eu une influence considérable sur ma carrière, il est un des analystes qui m'a probablement le plus influencé sur le plan théorique, particulièrement par sa compréhension de la conflictualité Moi Idéal/Surmoi et aussi par le séminaire que j'ai eu le bonheur de faire avec lui pendant de nombreuses années. Il est aussi un analyste qui m'a grandement influencé sur le plan clinique, entre autres par ses supervisions avant et pendant ma formation à l'Institut psychanalytique de Montréal.

Deux jours après qu'on m'ait demandé d'être discutant à cette présentation qui est devenue un texte, j'assistais à une pièce de théâtre. La pièce commençait par une longue tirade dont je vais utiliser ici quelques phrases pour amorcer mon propos

«La censure c'est l'apothéose de la bêtise! La censure, c'est le rasoir gigantesque rasant au niveau du médiocre toute tête qui dépasse! La censure, c'est la camisole de force imposée au vital! La censure, c'est le crime à l'état pur! La censure, c'est la chasse obtuse à la fantaisie et à l'audace illuminatrice! La censure, c'est l'abdication de la liberté! La censure c'est le règne ignorantiste du totalitarisme intolérant! La censure c'est l'éteignement de l'esprit! Oui, mille fois oui, la censure, c'est la négation de la pensée!» Claude Gauvreau, *Les oranges sont vertes*¹, pièce créée en 1972.

Cette année, le Théâtre du Nouveau Monde a donc monté *Les oranges sont vertes*, une pièce qui a sûrement été marquante dans l'histoire du théâtre québécois. Il s'agit d'une œuvre parlant de l'intolérance et de la censure; de la censure qui écrase la sexualité, qui écrase l'art et l'évolution intellectuelle du Québec de l'époque. Il s'agit d'une pièce dénonçant le rôle de l'église dans l'étouffement de l'individu et de la société québécoise.

André Lussier, lui, nous présente un livre, une série de textes ayant aussi marqué l'histoire du Québec. En 1997, il publie en effet *Les visages de l'intolérance au Québec*, livre dans lequel, par une réflexion, celle d'un psychanalyste engagé osant prendre position sur la place publique, il décrit et dénonce les processus en jeu dans la censure, dans l'intolérance et même dans l'attrance étrange que provoque la peine de mort.

À la sortie du théâtre, je me suis demandé si le fait de me retrouver devant ces deux œuvres à quelques mois d'intervalle relevait vraiment du hasard. Pourquoi retrouve-t-on en 1998 ces deux manifestations dénonçant la censure? N'est-il pas dépassé de dénoncer la censure en 1998? On pourrait, en effet, prétendre que notre société en a fini depuis longtemps avec la religion et avec l'inhibition sexuelle. Notre société n'aurait plus de problème avec la sexualité. Mais, il faut avouer qu'en réglant aussi rapidement les problèmes de censure et d'inhibition sexuelle, on fait peu de cas de la différence entre la sexualité manifeste et la sexualité inconsciente. Au contraire, malgré les libérations religieuse et sexuelle en question, il faut reconnaître que les textes d'André Lussier sont d'une actualité étonnante. Ils sont tout à fait pertinents encore aujourd'hui, car leur propos va plus loin que la dénonciation du rôle de l'Église et de l'effet des interdits sexuels. Ils traitent d'abord et surtout de l'intolérance comme solution universelle à une conflictualité psychique et malheureusement, il faut le dire, l'intolérance, est présente plus que jamais dans notre société : sur le plan individuel, sur le plan social et sur le plan institutionnel.

Le bouc émissaire et l'extrapsychique

À chaque conférence et à chaque texte d'André Lussier, je suis toujours frappé par la profondeur et l'universalité de ses réflexions, d'une nature toujours véritablement psychanalytique. Parmi les thèmes qu'il aborde dans son présent texte, se trouvent quelques pistes que j'aimerais faire ressortir et quelques questions que j'aimerais poser.

Que propose André Lussier quand il nous parle de l'intolérance et de la recherche d'un bouc émissaire? Il nous décrit particulièrement bien l'utilisation de l'autre; de l'autre qui peut être un individu, mais qui peut aussi être un groupe entier de la société, pour jouer un certain rôle, pour remplir une certaine fonction; une fonction qui fait bien l'affaire de chacun quant à ses conflits individuels, mais aussi une fonction qui joue un rôle dans l'équilibre d'une société toute entière.

Je le cite dans son livre à la page 118 :

« Pour quiconque étudie honnêtement le problème, il devient saisissant de voir à quel point les hommes ont besoin de boucs émissaires, un trop grand besoin inconscient de s'innocenter, poussés compulsivement qu'ils sont à identifier hors d'eux-mêmes et à fixer hors d'eux-mêmes les coupables.

et page 119, toujours au sujet du bouc émissaire :

« Les hommes s'y accrochent avec l'énergie de l'aveuglement et de la perversité du sentiment de bonne conscience. »

En fait, l'homme est fondamentalement intolérant. Mais pourquoi? Parce qu'il est intolérant de lui-même, parce qu'il porte en lui ce qu'il n'accepte pas, parce qu'il est lui-même divisé et en conflit. Lorsqu'on lit André Lussier sur l'intolérance, et sur les conditions intrapsychiques de l'intolérance, de la projection et de l'utilisation du bouc émissaire, on reconnaît en filigrane la marque de ses travaux importants sur les conflits entre le Moi Idéal et le Surmoi.

L'homme est un être divisé, tiraillé entre des extrêmes. Il est divisé entre, d'une part, des désirs secrets de satisfactions grandioses, de succès inatteignables, dans une zone de son psychisme où l'idéal marche la main dans la main avec les pulsions les plus puissantes et, d'autre part, une instance qui veut le limiter, le civiliser, dompter à la fois ces pulsions débridées et les fantaisies grandioses qui les accompagnent. Il faut lire ces travaux d'André Lussier pour comprendre le drame humain, tant le drame de la psychopathologie que le drame de la vie quotidienne qui transparaît dans ce dont il nous parle aujourd'hui. Car, cette conflictualité de l'homme donne naissance non seulement à la grande intolérance spectaculaire des Ayatolas et des intégristes qui assassinent, elle donne naissance non seulement à la censure spectaculaire des années 50, mais elle amène aussi la petite intolérance quotidienne, la recherche quotidienne et banale du bouc émissaire, elle amène la création quotidienne de petits exclus qui, par leur existence même, nous permettent de nous sentir meilleurs et plus purs.

Mais, l'auteur fait encore plus que de nous montrer que l'intolérance et la recherche du bouc émissaire sont des aspects de notre fonctionnement quotidien. Il fait plus que simplement démasquer le besoin individuel de projection, le besoin de se déculpabiliser en projetant cette culpabilité sur un autre. Il nous montre aussi comment la société prend le relais de l'individu dans cette déculpabilisation et comment toute la société peut agir comme un Tartuffe groupal en déculpabilisant et malheureusement en déresponsabilisant la masse. Il faudra bien un jour se pencher sur le rôle que pourrait jouer la psychanalyse devant ce phénomène social pernicieux et c'est d'ailleurs là une des questions que j'aimerais poser à André Lussier.

L'intégrisme, on croit qu'il est ailleurs : dans les tueries barbares dont sont victimes les femmes algériennes par exemple. Et bien sûr nous n'avons pas tort de voir dans ces meurtres de femmes et dans ces massacres de villages entiers l'expression groupale, en quelque sorte institutionnalisée, de cette mise à l'extérieur du démon. Ici, le démon c'est la femme qui ne se soumet pas, le démon c'est ce groupe qui n'a pas la même religion. Dans cette expression intégriste, c'est le groupe qui vient au secours du conflit individuel. Le groupe choisit un bouc émissaire et l'individu n'a plus de questions à se poser sur sa pureté.

Mais regardons plus près de chez nous et, pour quelques instants, choisissons à notre tour un bouc émissaire : regardons chez nos voisins américains avant de nous frotter à notre propre intolérance.

Les américains chérissent le droit de posséder et de porter des armes. Que des enfants s'en servent pour tuer une dizaine de leurs camarades de classe ne semble pas avoir beaucoup d'importance, car la liberté est, semble-t-il, une vertu qui ne demande aucune restriction. Mais, cette même notion de liberté engendre aussi chez les américains un écart entre les riches et les pauvres s'avérant le plus grand de tous les pays industrialisés et un taux de mortalité infantile chez les pauvres comparable à celui des pays du Tiers-Monde. Les États-Unis sont aussi le pays où l'on a drastiquement et dramatiquement sabré dans les dépenses pour les soins de santé, où l'on a fermé un nombre incroyable d'hôpitaux psychiatriques pour ensuite ouvrir autant de prisons. Et de quoi entend-on parler ces jours-ci dans ce pays? De Monica, de Bill et de son cigare. Et qui est le nouveau Tartuffe? Un homme profondément religieux, qui lit la bible chaque soir en famille : Kenneth Starr qui, au nom d'une moralité à toute épreuve, a écrit des centaines de pages (décrites par le propriétaire de Hustler comme de la pornographie) qu'il s'est employé à rendre publiques au monde entier. Ainsi il a pu permettre à tous les enfants du monde, y compris les enfants américains qu'il veut protéger de la débauche, de pouvoir lire des descriptions détaillées de fellations et d'utilisation de cigare à des fins sexuelles. « Cachez ce sein que je ne saurais voir. »

Nous sommes habitués à comprendre les phénomènes de groupe à l'aide des concepts de clivage et de projection : ne pas reconnaître une chose en soi, la projeter sur un autre (un autre groupe, une autre race...), puis nier qu'elle nous appartienne pour ensuite attaquer, détruire l'objet de notre projection. Ce qui s'avère intéressant dans le cas Clinton, c'est que la projection se fait à l'intérieur même du groupe et sur une personne habituellement idéalisée. On a donc choisi un ennemi intérieur pour être le bouc émissaire, pour porter la sexualité inconsciente du groupe, sexualité qui semble intolérable. N'oublions cependant pas que, depuis des années, les noirs ont constitué les boucs émissaires intérieurs des américains, et qu'ils ont été remplacés par les malades mentaux qu'on parque, depuis les années Reagan, dans des prisons plutôt que de leur donner des soins.

Cette quasi-caricature, que je viens d'esquisser, me semble poser la question de la déliaison pulsionnelle et c'est ici une autre question que j'aimerais proposer à André Lussier. La recherche du bouc émissaire, l'intolérance et la projection ne vont-ils pas de pair avec une certaine déliaison pulsionnelle? Comment penser le fait que, d'un côté, dans une société on discute à peine le fait que des enfants puissent avoir accès à des armes à feu mais que, de l'autre, on fasse une affaire d'état d'une possible relation sexuelle entre deux adultes consentants. Ma question est en quelque sorte : n'y a-t-il pas danger d'une déliaison pulsionnelle que de scinder et de projeter ainsi ses propres pulsions sur un bouc émissaire? La libido ne serait-elle alors plus disponible pour lier la pulsion de mort? En projetant ainsi la libido et en identifiant son objet avec le diable, la pulsion de mort n'aurait-elle pas le champs libre pour s'exprimer, dans la violence raciste comme dans le désengagement vis-à-vis les malades et les nécessiteux? La déliaison pulsionnelle ne pourrait-elle pas être une conséquence de ce fonctionnement groupal qui est fait de clivage et projection sur un bouc émissaire? Il me semble, pour ma part, que cette question de la déliaison est un risque tant individuel que collectif dans les phénomènes que nous décrit André Lussier.

Et nous, au Québec, n'avons nous pas aussi nos intégrismes, qui sont peut-être moins sexuels que dans le sens manifeste de l'épopée Clinton? Ici donc au Québec, si la sexualité manifeste est peut-être moins la cible de l'intégrisme, la sexualité refoulée ne serait-elle pas en cause, bien déguisée dans ses atours narcissiques, dans les attaques contre des groupes et des individus de notre société? N'avons-nous pas, Québécois, peur de ceux des nôtres qui se distinguent et qui réussissent et ne sommes-nous pas portés à les voir comme des ennemis de l'intérieur? Melanie Klein nommait « envie » le fantasme sous-tendant une telle conduite.

Il faut dire que nous avons la chance d'être dans une situation politique unique qui nous permet de choisir nos boucs émissaires comme étant à la fois des ennemis intérieurs et extérieurs : les fédéralistes pour les uns et les souverainistes pour les autres. Mais au-delà de la stagnation que peuvent provoquer ces intégrismes, et que dénoncent plusieurs, on pourrait toujours dire qu'il ne s'agit là que d'un simple rituel canalisant nos besoins de boucs émissaires et qu'en ce sens, celui-ci remplacerait les batailles au hockey, la rivalité Canadien-Nordiques, ou équivaldrait aux excès tolérés lors des fêtes du Mardi gras. Ainsi, ces intégrismes politiques serviraient même de soupapes salutaires.

Cependant, il existe des phénomènes groupaux bien plus pernicioeux dans nos sociétés et nous aurions avantage à les examiner sous l'angle de l'intolérance et du besoin de boucs émissaires décrits par André Lussier. Rappelez-vous comment, pendant des années, une propagande a utilisé divers groupes de notre population comme boucs émissaires. Il y a eu, bien sûr, les célèbres « fonctionnaires grasement payés » qui ne travaillaient pas. Mais, attaque beaucoup plus sérieuse à mes yeux, on a aussi dit et répété que les chômeurs et les assistés sociaux, ces paresseux, abusaient du système. De plus, fait plus grave encore, on a répété que les malades abusaient du système et coûtaient trop cher. On a dit que l'argent manquait pour soigner les cancéreux, alors qu'on dépensait des centaines de millions de dollars en inauguration de centrales électriques, en musée du rire, et pendant que les profits des institutions bancaires, en termes de milliards de dollars, accumulaient les records année après année.

Qui choisissons-nous, alors, comme boucs émissaires en choisissant une forme de société qui se désengage des soins aux malades, du soutien aux pauvres et aux démunis?

Wilfred Bion décrit un mode de défense groupal particulier contre les angoisses: le schisme, correspondant au clivage dans le fonctionnement psychique individuel. Le schisme, ou la scission, constitue en quelque sorte l'institutionnalisation du clivage qui permet d'occulter l'ambivalence et l'angoisse inhérentes à un conflit en renforçant la croyance que « le problème, c'est l'autre ». Une variante à la création d'un bouc émissaire n'est-elle pas, pour une société, de se diviser? J'ai fait allusion à cette division sur le plan politique, mais je veux aborder maintenant le phénomène aux plans social et humanitaire.

Actuellement, nous entendons qu'il est bien d'aider les pauvres et les malades, « en autant que cela s'intègre à des objectifs économiques », en autant que cela s'inscrive dans les lois de la concurrence et dans l'esprit de la mondialisation. Le danger de schisme, il est là : celui de ne plus considérer une partie de la population comme faisant partie de soi, celui d'institutionnaliser le clivage entre ceux qui sont riches et en santé et ceux qui sont pauvres et malades, entre les inclus et les exclus. Le schisme, c'est cesser de s'identifier au malade et au démuné et ne plus se reconnaître en lui.

La projection groupale, c'est facile, trop facile. Mais où est l'identification dans cette société que nous construisons ainsi? Où est l'identification dans les phénomènes qu'a si bien montrés André Lussier? Nous savons, bien sûr, à quel point, en tant que cliniciens, de thérapeutes, d'analystes, nous avons besoin de nous identifier temporairement à ceux qui s'adressent à nous pour pouvoir les comprendre et les aider. L'identification n'est pourtant pas moins indispensable à la vie de groupe qu'est la société. L'identification ne nous permet pas seulement de dire « l'autre me ressemble », elle ne permet pas seulement de voir en quoi l'autre est comme nous et en quoi nous sommes comme l'autre. L'identification permet, si elle est suffisante, d'éviter le piège du clivage et de la projection et peut faire contrepoids au mouvement d'exclusion qui leur est complémentaire.

Un piège fort dangereux dans la recherche du bouc émissaire me semble être ce que André Green² nomme la désobjectalisation avec la désresponsabilisation que cela comporte. Utiliser un bouc émissaire implique une perte du rôle de sujet, puisque l'individu ne peut plus s'approprier ce qu'il met à l'extérieur.

Winnicott, pour sa part, écrit :

« ... il y a défaut d'intégration lorsque la personne a besoin de trouver au-dehors d'elle les choses qu'elle désapprouve – le prix à payer étant qu'elle perd la destructivité qui, en réalité, est en elle. »³

En fait, celui qui agit ainsi perd sa chance d'assumer pleinement ses propres désirs et ses propres pulsions et il se condamne à les combattre plutôt que de pouvoir utiliser ces désirs et pulsions à des fins créatrices. La désobjectalisation et la désresponsabilisation sont des impasses non seulement individuelles mais groupales. Et c'est malheureusement un discours que nous entendons de plus en plus fréquemment et même de la part de l'état.

Ici, la question que j'adresse à André Lussier est celle-ci : comment, aidé de la description qu'il nous fait des mécanismes psychiques en jeu dans l'intolérance et dans la recherche d'un bouc émissaire, pouvons-nous en contrecarrer les effets pernicieux? D'une part, quel rôle un individu peut-il jouer devant ce danger constant, qui nous guette tous sur les plans individuel mais aussi groupal? D'autre part, est-ce que la psychanalyse n'a pas un rôle social à jouer dans tout cela? J'y reviendrai plus loin.

L'intrapsychique

En fait, une grande partie du fonctionnement groupal dont je parle vient, comme l'auteur de *Censure, peine de mort et enfer* l'a écrit, de la difficulté des hommes à assumer un conflit intérieur. Tout le monde est aux prises avec le conflit intérieur causé par un surmoi qui veut interdire la sexualité et les idéaux narcissiques vus comme démesurés. D'un côté, poser des interdictions et contrôler sa vie constitue un acte de civilisation. D'un autre côté et de façon paradoxale, ce contrôle constitue aussi une emprise sur la vie, une emprise sur le plaisir de vivre qui risque d'être intenable et d'obliger bien des individus à faire un troc pour déjouer le surmoi. Plutôt que de vivre le conflit à l'intérieur, sur un plan intrapsychique, il est tentant de le vivre à l'extérieur de soi, sur un plan extrapsychique interrelationnel.

Psychanalyse et société

J'en arrive à mon dernier point qui ne découle pas tant du contenu du texte d'André Lussier, mais du fait même qu'il publie aujourd'hui un tel article et qu'il ait déjà publié des œuvres telles que *Les visages de l'intolérance au Québec. Textes d'hier et d'aujourd'hui*. Ce point touche directement la présence de la psychanalyse dans notre société.

Quel parallèle pouvons-nous faire entre le fait que, comme la philosophie, la psychanalyse semble actuellement dénigrée, attaquée, qu'on la considère comme un phénomène désuet, non scientifique et non rentable, et le fait que la pensée dominante actuellement, celle que les gouvernants et politiciens proclament, soit une pensée néo-libérale? Existe-t-il un parallèle entre le fait que la psychanalyse soit actuellement dénigrée et le fait que dans la pensée néo-libérale, l'homme, l'emploi, les services de santé n'existent pas pour servir l'homme, mais au contraire l'homme doit être au service de l'économie, que le malade y est vu comme un consommateur de soins et non comme un être souffrant à aider, comme quelqu'un qui coûte cher à l'État et qui abuse du système?

Dans les sciences de l'homme, on délaisse actuellement la philosophie; en psychologie, on délaisse les approches qui étudient le sens, celles qui s'intéressent à la subjectivité de l'individu, à son besoin de faire du sens avec ses souffrances. Tout cela pour mettre de l'avant une biologie et une biochimie devant tout expliquer, devant tout guérir, à condition, bien sûr, de ne pas s'interroger sur le sens et surtout de ne pas écouter la souffrance de l'homme.

Parmi les rôles et les fonctions que la psychanalyse offre à l'individu, on le sait, il y a au premier plan celui de l'aider à assumer ce qu'il est, à assumer ses parties contradictoires sans désobjectalisation. Mais que peut-on dire du rôle social de la psychanalyse ou du rôle social du psychanalyste?

Ne doit-il pas, sur ce plan, accomplir le même travail qu'il tente de réaliser auprès des individus qui le consultent : travailler à éviter la désobjectalisation et la déresponsabilisation, travailler à éviter que la société ne s'organise de façon primitive autour d'un fonctionnement de groupe basé sur la recherche d'un bouc émissaire? Il me semble que c'est ce que fait aujourd'hui André Lussier en prenant la parole publiquement dans cette présentation devenue un article et que c'est ce

qu'il fait depuis longtemps en publiant ces textes. Mais c'est malheureusement un rôle que n'a peut-être pas suffisamment assumé la psychanalyse dans les dernières années.

Où étaient les psychanalystes, ces dernières années au Québec? Bien sûr, ils assumaient une présence active dans leurs cabinets privés, mais ils n'étaient peut-être pas aussi présents sur la place publique qu'on aurait pu le souhaiter. La pensée analytique, celle qui dévoile la perversité de la projection, la tartufferie de certaines positions humaines, a un rôle à jouer sur la place publique. Bien entendu, il n'y a pas que la psychanalyse qui peut jouer ce rôle. Pensons à des gens comme Charles Taylor, ou De Grandmaison qui jouent aussi ce rôle au Québec. Cependant, le discours mettant au centre la valeur de l'humain semble de plus en plus évacué, depuis quelques années, et la psychanalyse n'a pas joué le rôle qui aurait pu lui revenir sur le plan social : celui de ramener l'homme face à lui-même face à son drame et à sa conflictualité.

On peut dire, avec facilité, que la société évacue tout discours humaniste, tout souci pour la souffrance humaine et pour le sens. Mais nous aurions trouvé là un bouc émissaire trop facile. Est-ce que la psychanalyse ne s'est pas un peu déresponsabilisée devant ses fonctions et sa présence sociales? La psychanalyse n'a-t-elle pas un rôle à jouer dans la société, outre son rôle thérapeutique? N'a-t-elle pas la tâche d'apporter un autre discours que celui de la rentabilité déshumanisante? La psychanalyse a la capacité de rappeler aux hommes et à la société que leurs boucs émissaires sont des parties d'eux-mêmes dont ils veulent se débarrasser.

Le problème au Québec n'est peut-être plus actuellement la peine de mort et la censure telle qu'elles se vivaient lorsque André Lussier a eu le courage d'écrire et de publier ces textes, au risque de sa carrière. (Il faut bien réaliser que son texte sur la censure a été écrit en 1960 et celui sur la peine de mort en 1961). Mais la peine de mort est toujours présente à travers la recherche de boucs émissaires, elle est présente à travers la déresponsabilisation, à travers l'évacuation de la préoccupation pour la souffrance dans les sciences humaines.

Lorsqu'on abandonne des pans entiers de la société, lorsque les psychothérapies ne sont plus disponibles dans les services publics, lorsqu'on laisse toute la place aux traitements chimiques et qu'on oublie que l'être humain est un être qui pense, qui a besoin de sens, c'est non seulement le retour de la peine de mort psychique, mais c'est l'enfer que l'on prépare. La censure, la peine de mort et l'enfer sont encore là en cette fin de millénaire et nous avons encore besoin d'un André Lussier pour nous le rappeler et pour y faire contrepoids par la pensée psychanalytique.

En guise de conclusion

À la toute fin de la pièce de Gauvreau, Batham et ses huit compagnons arrivent portant des mitraillettes et ils font feu sur la salle dans laquelle sont cachés les sept compagnons d'Yvirnig. Ils font feu sur les sept compagnons qui après l'avoir traité en idole l'ont ensuite trompé et assassiné. Mais les neuf personnages nus font en même temps feu sur la salle et sur tous les spectateurs. À la sortie du théâtre je me suis demandé : pourquoi cette scène, que signifie-t-elle?

C'est, bien sûr, mon interprétation personnelle que je vous livre ici, mais je crois que ce que j'y retrouve à travers le symbolisme de cette scène rejoint un des propos d'André Lussier. Pour moi, cette scène dit aux spectateurs : « Vous avez cru durant toute la pièce que les tartuffes, les intolérants étaient sur la scène, mais regardez bien, ces intolérants sont en vous! ».

André Lussier nous rappelle aussi cela, mitraillette en moins heureusement. Il nous dit : « L'intolérance, la censure et la peine de mort, ne les cherchez pas ailleurs : elles sont en chacun de nous ». Nous sommes toujours sur le point de devenir intolérants, d'expulser de nous ce que nous ne pouvons pas tolérer en nous et de nous trouver un bouc émissaire pour porter le poids de cette expulsion.

Mais André Lussier nous donne aussi une mission, qui est celle du rôle de la psychanalyse pour l'individu mais qui est aussi celle du rôle de la psychanalyse dans la société. La psychanalyse doit aider les individus à devenir plus tolérants à leur propre égard, de façon telle qu'ils puissent éviter la recherche d'un bouc émissaire. Le psychanalyste, comme le clinicien et l'humaniste, doit aussi porter ce message sur la place publique. Par leur présence, par leurs dénonciations, ils ont tous trois le devoir d'influencer la société de façon à ce que celle-ci ne soit pas à la recherche de boucs émissaires, de façon à déjouer l'exclusion et l'intolérance.

louis brunet
5592, canterbury
montréal, qc h3t1s9

Référence

Lussier, A., 1997, *Les visages de l'intolérance au Québec. Textes d'hier et d'aujourd'hui*, Sillery : Septentrion.

Notes

1. Gauvreau, C. (1994). *Les oranges sont vertes*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, pages 37-38.
2. Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris, Minuit
3. Winnicott, D. W. (1986). *Conversations ordinaires*, Paris, Connaissance de l'inconscient, 1988, page 91.